

Wagner, prisonnier d'un concept

La Libre Belgique, 16/6/06

► Départ à l'Opéra flamand d'un cycle de "L'anneau du Nibelung".

Quand il est, comme il se doit, le prélude à une Tétralogie complète, on découvre un nouvel "Or du Rhin" avec un mélange de curiosité et d'impatience, de fascina-

tion et d'appréhension : trois autres opus suivront, et le concept devra être assez fort pour tenir la distance. De ce point de vue, les choses paraissent mal parties à l'Opéra flamand : à force de vouloir trop s'ancrer dans notre époque, le "Ring du XXI^e siècle et des technologies nouvelles" risque de paraître très vite daté.

Or donc, les filles du Rhin sont des dactylos dans un vaste bureau paysager, décor unique de toute la soirée dont une myriade de figurants vient frénétiquement modifier l'agencement entre les scènes dans une agitation un peu vaine. Il y a des écrans partout, sur lesquels alternent jeux vidéo, chaînes d'information internationales, projection des indispensables images figuratives que ne permet forcément pas cette transposition réductrice (naïades nues dans les flots, explo-

sions de feu ou crapaud bondissant pour les transformations d'Alberich...) et même — seul vrai moment de création vidéo, le reste étant assez basique — une scène de bondage pendant qu'on tente de recouvrir d'or le corps de Freia.

Ecrans vidéo partout

D'or, c'est-à-dire d'écrans vidéo de toutes tailles puisque, on l'aura compris, le contrôle du monde c'est le contrôle de l'information : quand Alberich le vole aux filles du Rhin, il coupe le courant et éteint tous les écrans. Nains, dieux ou géants : tous les hommes sont des businessmen en costume-cravate (l'arrivée de Fafner et Fasolt, flanqués de leurs avocats, semble le prélude à une data room dans la société que dirige Wotan et dont Froh semble être le chef comptable).

Quant aux femmes, quand el-

les ne sont pas secrétaires, elles sont bourgeoises, enceintes (Freia, mais qui est le père ?) ou défraîchies (Fricka et Erda) : reste à espérer qu'Ivo Van Hove trouvera pour les Walkyries une vision moins machiste. Quant aux Nibelungen, plutôt que de perdre leur temps à forger, ils restent rivés à leurs claviers d'ordinateur, et le fameux tarnhelm qui permet les transformations est une clé USB qu'il connecte à son portable pour faire apparaître les images précitées.

Perdre le rêve

Au surplus, on cherche en vain une caractérisation des personnages. Si l'on perçoit le sens du concept, il n'en conviendrait pas pour autant : cette façon de tout ramener à notre réel fait perdre toute occasion de rêver, et l'œuvre est privée de sa dimension universelle. Ce n'est hélas pas la direction musicale qui compensera cette carence : s'il faut mettre à son actif un réel travail sur les couleurs et les dynamiques, Ivan Törzs dirige, comme à l'habitude, sans relief et sans souffle lyrique, depuis un prélude exagérément lent jusqu'à une montée au Walhalla aux allures de Bérézina, l'orchestre semblant souffrir de la chaleur et partir dans toutes les directions.

Restent heureusement quelques très bons chanteurs : Werner Van Mechelen (Alberich) et Elzbieta Ardam (Erda), déjà entendus dans les mêmes rôles à Liège, mais aussi Peter Bronder (Loge) ou Torsten Hofmann (Mime). Le bilan est moins positif du côté des dieux, vocalement corrects mais sans relief, dépourvus de charisme à l'image de leur chef, le Wotan d'Egils Silins.

Nicolas Blanmont

► Gand, Vlaamse Opera, les 16, 18, 21, 24, 27 et 30 juin, 4, 7 et 9 juillet;
► Web www.ringvlaamseopera.be